

Andréas Becker

Les Invécus

roman



Éditions de la Différence

Nothing is real.

John Lennon

Rien ne serait vécu.

Aucune tête n'éclaterait contre le pare-brise à quelques centimètres de la face du conducteur, aucun nez ne s'écrabouillerait. Sous les éclats de verre les yeux ne se dilueraient pas dans un blanc sans contours. Le visage en miettes du vieil homme ne se précipiterait pas vers le conducteur comme pour vouloir l'embrasser, ni ses lèvres déchirées par le verre ni aucune de ses dents ne se réduiraient en poussière. La langue arrachée ne se fauflerait pas vers les essuie-glaces bloqués entre ses doigts. La radio ne se tairait pas, les oiseaux n'interrompraient pas leur vol, le cimetière à gauche de la route ne plongerait pas dans l'étang à droite. Après le crissement du métal sur les plaques bétonnées du trottoir, le goudron hurlerait de douleurs insupportables.

Le corps du vieil homme serait plaqué contre le capot de la voiture, le pare-chocs lui aurait brisé

les genoux qui se plieraient en angle inversé, dans quelques instants il déchirerait la haie pour s'immobiliser huit mètres plus loin contre la façade du pavillon. Les mains posées à droite et à gauche de la tête s'enfonceraient dans le pare-brise sans le faire éclater pour marquer trois empreintes, au milieu, le contrepoint du visage, dernières traces d'un vécu.

Les tombeaux sortiraient de l'étang. De la forêt monterait la plainte noire des pins recourbés et veufs. Un sifflement mauvais traverserait un monde aux abîmes, baigné dans un sang noirâtre. La poubelle que le vieux venait de sortir virevolterait, s'arrêtant en plein vol dans un ciel trop limpide, trop innocent pour faire voûte au désastre.

Le conducteur sortirait à quatre pattes de la carcasse alors que le corps de l'accidenté percerait la haie de fusains. Coupable et victime deviendraient des invécus, leur accident désormais les unirait, les confondrait dans un magma de métaphores et de mensonges, vie et mort s'entrecroiseraient comme dans un jeu de miroir. Voir clair s'apparenterait à un crime. Naître complètement relèverait de l'impossible.

En rampant dans les éclats de verre, le conducteur se serait blessé à l'avant-bras gauche. De l'entaille s'échapperaient quelques gouttes de sang juvénile qu'il dédaignerait, rescapé scandaleusement indemne, couvert d'une boue infâme qui ne le quit-

terait plus. Il ne se dirigerait pas vers le blessé mais traverserait la route, vers la cabine téléphonique à l'entrée du cimetière. Une grand'mère surgirait de nulle part, large manteau de laine beige, chapeau mou, sac à main en croco. Le conducteur lui demanderait deux pièces, quelques instants plus tard Maman décrocherait, j'ai eu un accident, je pense qu'il y a un mort. Il laisserait pendouiller l'écouteur dans le vide, s'assiérait sur le bord du trottoir, il n'attendrait plus rien.

J'ai saigné. Mon bras a saigné, mais il ne saigne plus. Je sors le matin quand je pressens que le bonheur d'un monde frais, fort, inondé de l'encre d'une nuit capricieuse, peut supporter une chose aussi mal vécue que moi. J'ai besoin d'une nouvelle grammaire sinon je n'irai pas plus loin, seul le conditionnel me permettrait de me glisser dans le dicible. J'écrirais des phrases avec des majuscules au début et des points à la fin, avec des mots, des vrais enfin. On me l'aurait conseillé. Quelques os bringuebale-raient pour tenir les abîmes, leur donner squelette encore, autant qu'imaginable. Je finirais en déambulateur, dans un déambulatoire, le moment venu. En attendant l'asile libérateur il faudrait encore tenter, toujours tenter, mal tenter ; la tentation, seule échappatoire des comme nous, des invécus, des pas morts ni vivants.

C'étaient des préparatifs jusqu'à ce qu'un bon jour se dégage. Les bons jours je navetais dans

les fentes vitales de l'agglomération, la plupart du temps vers la gare, regarder riverains, trains arrivant, trains chimériques déportant les partants. Trains ahanant vers mes catastrophes, insufflant à mon peu de vocabulaire utilisable encore une sensation d'intelligibilité.

La gare serait ce qu'on aurait appelé en un autre temps une galerie d'art des vivants. Dans la salle des pas perdus il y aurait eu des buvettes, j'y aurais bu des bières, quelques semaines seulement après l'accident, dans un autre cycle.

Maintenant on y a mis des pubs. Des haut-parleurs ruisselaient villes, heures, correspondances, quais, jingle de quatre notes (*do sol la mi*) suivi du nom de l'institution ferroviaire nationale, formant un brouhaha bleu de poussière, ailleurs orangé, plus urgent. Ceux qui arrivaient de la ville se précipitaient vers les quais, journaux pliés sous le bras. Dans la fièvre on se bousculait, oubliant une valise, poussant des cris en revenant sur ses pas. On cherchait le billet pour la énième fois dans son sac, se remémorant le numéro de voiture et la place réservée ; les oblitérateurs oblitéraient à tout va dans la mécanisation du monde moderne devant les nez allongés des trains à grande vitesse. Il y avait de la compression dans l'air.

Là où les trains partaient on s'embrassait moins joyeusement. Mais on y mettait de la hargne. Des langues sortaient et rentraient, on mobilisait le

ventre, les intestins, l'œsophage, la glotte, toute la gorge et les dents, son cœur comme on disait, et les mains sous le pull de l'autre. Une jeune fille à la chevelure rousse se détachait d'un Rorkoff qu'elle avait aspiré jusqu'aux cordes vocales. Le train ne s'ébranlait pas encore, déjà elle l'avait oublié, elle consultait son téléphone portable, puis allait au cinéma voir un film triste, elle s'appelait Malouna.

Les tables rondes devant l'échoppe à sandwiches, flans nature, cafés et allongés penchaient vers Austerlitz ; si on les tournait, vers Trafalgar, Verdun ou Waterloo, Stalingrad. Le café se tenait droit dans le gobelet en attendant de refroidir. Vous avez cinquante centimes, j'ai loupé mon train. Pour rester propre. Un euro. Pour les enfants. Pas de travail. Pas de maison. Dormir dans la gare, se vautrer dans des étrons, aspirer un camembert pourri par son cul, digérer à l'envers, à la façon des morts. D'autres ne disaient rien, tendaient juste des mains si crasseuses de misère qu'on n'aurait pas eu envie de se caresser avec. Rester digne, lançait Marvolain. Je le reconnaîtrais, le moment venu, un moment venu on se reconnaît tous entre nous. La dignité, ce serait son fonds de commerce à lui, d'autres parleraient de vérité, de réalité, de moralité même, on s'amusait pas mal avec ce genre de choses.

La salle d'attente était pleine. Elle était chauffée, immense sous les voûtes, blanche et chauffée,

en plastique lavable. Schllouck d'un torchon. La salle d'attente sentait le camphre, les femmes de ménage venaient de passer, la salle d'attente sentait l'attente. Toutes les salles d'attente du monde sentent pareil, celles que j'ai connues du moins. Les salles d'attente, c'étaient des antichambres, vestibules d'émotions.

Dans la salle d'attente ne régnait aucune impatience, il est rare qu'on s'énerve dans une salle d'attente. On entre en connaissance de cause, on sait à quoi s'attendre, sinon on irait ailleurs, dans un cinéma, sur le perron, dans les couloirs du métro ou dans les kiosques à journaux, dans un bar, un café, un self, un snack, un pub, un bistrot ; il y a tout à la gare, toute une vie agitée.

Dans une salle d'attente on va seulement pour attendre. Ça rend l'atmosphère respirable. On est solidaires entre attendants dans une salle d'attente. Ce n'est pas comme chez le médecin parce qu'on n'est que rarement malade dans une salle d'attente de gare. Les malades voyagent peu, sauf quand on les y contraint. La plupart des gens dans les salles d'attente ne font rien d'autre qu'attendre, comme si attendre en soi suffisait.

En dehors de la salle d'attente, les mêmes gens courraient, achèteraient, crieraient, téléphoneraient, se blesseraient, mourraient, parfois même se mettraient du rouge à lèvres et du parfum, reluqueraient. Dans la salle d'attente on se contente

de la subite légèreté de l'attente. C'est presque nouveau, tellement ça arrive rarement. Attendre veut dire avoir tous les possibles devant soi. Ne pas prendre de décision, rien exclure, ni vivre. Les salles d'attente du monde sont poétiques, les derniers lieux littéraires, des lieux d'évasion. C'est à regret que les uns et les autres quittent la salle d'attente, l'heure venue de renaître dans un monde d'action, de s'en remettre aux catastrophes.

Sur les marches menant au métro dégoulinait des taches de sang qui prenaient de l'ampleur vers le bas, traînée inacceptable, traînée de sang rouge sombre qui formait comme un point d'interrogation.

Exigences, pressions, mensonges – m'as-tu vu – m'as-tu dit – m'as-tu cru ? (Un sifflement mauvais traversait un monde aux abîmes.)

– La pauvre.

J'entendis la voix chevrotante, reconnaissable entre toutes, de Mme Graziella, manteau large, chapeau mou, sac à main en croco, elle aurait pu être ma grand'mère. Il devait bien me revenir une photo d'elle dans la serviette en cuir usé (comme un jour finissant). Je me retournai, on n'avait pas parlé de moi. Par-derrrière, avec mes longs cheveux en bataille, veste en cuir, mitaines, bonnet sur la tête, on aurait pu m'appeler Andlish, enfin. Quelques gouttes de sang tombaient de mon bras gauche.

– La pauvre. Je venais de lui donner deux pièces, dit Mme Graziella.

– Elle a dû chuter dans les escaliers, commenta une autre rombière aux dents pourries. Mme Graziella prit peur.

– Peut-être que quelqu’un... je veux dire... si Sabatò était dans les parages ? On avait vu Montoo pas trop loin, accompagné paraît-il. L’aurait-il poussée ?

Une troisième femme arriva, sac en plastique à la main, petit chien ridicule tirant sur sa laisse.

– Paraît qu’elle a fait une fausse couche. Regardez le sang, noirâtre, visqueux, mauvaise naissance, je dis mauvaise naissance.

Mme Graziella, d’habitude si fière, frissonna. Si c’était une de ses filles ? Malouna même, ou Namalia ?

Les premiers secours fendaient la foule, au loin la sirène s’éteignait. Les gyrophares jetaient un bleu circulaire qui se jouait des anfractuosités des murs en pierre de taille de la gare alors qu’autour le jour déclinait. Venant de la gauche, une camionnette bleue avec le sigle de l’entreprise de distribution d’électricité locale s’engageait dans la ligne droite. La ruelle montait, le conducteur avait dû lâcher l’embrayage, la camionnette faisait un bond en avant. Un mur bleu barrait la moitié de l’horizon. Je n’étais pas inquiet. Il y avait la place entre la camionnette et le trottoir. Rien ne m’inquiétait.

Je maîtrisais la vitesse, j'accélérais encore, j'allais me glisser dans un trou de souris. Au dernier moment je tirais violemment sur le volant, la voiture tapait contre le trottoir mais passait devant la camionnette, la longue ligne droite était libre à nouveau, l'obstacle derrière ma Golf rouge, tout allait bien. Une seconde d'angoisse, et voilà tout. Pas de panique. J'avais un ange gardien, j'étais beau, je pensais à Malouna, mon premier amour.

DU MÊME AUTEUR

L'Effrayable, roman, La Différence, 2012.

Nébuleuses, roman, La Différence, 2013.

Midi noir (sous le nom de Patrick Valandrin), roman, La Différence, 2015.

Gueules, récit, Éditions d'En bas, 2015.

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

AUVERGNE – Rhône-Alpes*

* Signature provisoire : le nom de la Région sera fixé par décret en conseil d'État avant le 1^{er} octobre 2016 après avis du conseil régional.

Couverture : Jean Mineraud.

© SNELA La Différence, 30 rue Ramponeau, 75020 Paris, 2016.